

108 LETTRES DU PAPE  
favez être sensible aux peines d'un  
ami.

*A Rome, ce premier Février 1750.*

---

LETTRE XXI.

*A M. l'Abbé NICOLINI.*

LE portrait, Monsieur, que  
vous me faites de l'incrédulité,  
m'alarme sans m'étonner : outre  
que cela a été prédit dans les Li-  
vres saints, jusqu'au moindre *iota*,  
l'esprit est capable de tous les  
écarts, lorsque le cœur est cor-  
rompu. Du desir qu'on a qu'il n'y  
ait point de Dieu pour punir les  
crimes, on conclut qu'il n'existe  
pas : *dixit impius in corde suo, Non  
est Deus.* Le déisme conduit insen-  
siblement à l'athéisme ; on n'a plus

CLÉMENT XIV. 109  
de bouffole, quand on n'a plus  
de religion : elle seule est le point  
d'appui sur lequel on puisse rai-  
sonnablement se fonder.

Malgré les affreuses conséquen-  
ces de la nouvelle philosophie,  
je suis d'avis qu'on ne doit point  
irriter ceux qui la professent. Il y a  
des convaincus qui méritent de la  
commisération ; parce qu'au bout  
du compte, la foi est un don de  
Dieu. Jesus-Christ, qui tonnoit  
contre les Phariséens, ne dit rien  
aux Saducéens. On ramenera bien  
plus facilement les incrédules par  
la douceur, que par la sévérité. On  
prend avec eux un ton d'orgueil,  
qui les blesse vivement, d'autant  
mieux qu'on leur répond souvent  
avec beaucoup moins d'esprit  
qu'ils n'en mettent dans leurs dis-



cours & dans leurs écrits. Le plus petit Ecclésiastique se met en devoir de les attaquer, sans penser que si son zele est louable, son savoir, qui n'y répond pas, fait plus de mal que de bien.

Ce n'est, ni en disant des invectives, ni en s'emportant, que l'on convertit : il faut des exemples, des raisons, de la modération, & commencer par convenir que la Religion a vraiment des mysteres incompréhensibles, & qu'on ne peut tout expliquer. Il y a une chaîne de la terre au Ciel; & l'on ne confondra jamais l'incrédulité, à moins qu'on n'en tienne les anneaux. Des déclamations vagues ne sont pas des raisons: il faut de la lumiere, de la méthode & de la précision, pour combattre des hommes ha-

biles dans l'art de sophistiquer.

Quand je vois des personnages imbus de la nouvelle philosophie, ce qui m'arrive assez souvent, je commence par leur inspirer de la confiance, & je leur parle avec la plus grande honnêteté. Ils y sont sensibles, pour peu qu'ils aient de l'éducation, & cela diminue au moins leurs préventions.

Tout zele impétueux qui veut faire descendre le feu du Ciel, n'excite que de la haine : l'Eglise n'a la réputation d'être persécutante aux yeux des incrédules, que parce que plusieurs de ses Ministres employèrent la sévérité. Une bonne cause se soutient d'elle-même; de sorte que la Religion n'a besoin de se présenter qu'avec ses preuves, sa tradition, ses œu-



vres, sa douceur, pour se faire respecter. Le Christianisme renverse par lui-même tout ce qui est secte, tout ce qui sent la révolte, tout ce qui respire l'animosité.

J'ai souvent occasion de voir des hommes qui détestent cordialement tous les Religieux; & ce sont ceux-là même que je m'empresse de bien accueillir. Si j'avois le loisir & la capacité de combattre la nouvelle philosophie, j'ai la présomption de croire qu'aucun Philosophe ne se plaindroit de moi. Je poserois des principes qu'on ne pourroit nier; & quand je rencontrerois dans ma route ces hommes trop célèbres, qui affichent l'incrédulité, je ferois voir avec la plus grande honnêteté, qu'ils n'ont pas bien pris le véritable

table sens des Livres saints, ou qu'ils n'ont pas de bonnes raisons pour en nier l'authenticité.

Je pense bien que je ne les convertirois pas, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui éclaire & qui change les cœurs; mais du moins ils ne se déchaineroient pas contre les défenseurs de la Religion. Il faut au moins obtenir quelque chose, quand on ne peut tout gagner.

Si Dieu souffre les incrédules; nous devons les supporter, d'autant plus qu'ils entrent dans ses desseins; puisque c'est par eux que la Religion en paroît plus forte, & que les justes sont exercés dans la foi.

Il n'est pas surprenant que des siècles superstitieux aient amené un siècle d'incrédulité: mais ce



font des orages qui passent, & qui ne servent qu'à faire paroître le Ciel plus pur & plus ferein.

Plus les incrédules se multiplient, plus les Ministres de l'Evangile doivent être attentifs à rendre la Religion respectable par leur amour pour l'étude, & par la pureté de leurs mœurs. Voilà bien des choses qui ne vous apprennent rien. Ma plume m'a entraîné sans m'en appercevoir : c'est un défaut que je lui reproche souvent, & dont elle ne peut se corriger. Je vous en demande grace pour elle en faveur de mon intention, & en considération du plaisir que j'ai de vous assurer du respectueux & sincere attachement avec lequel, &c.

Il y a quelque temps que je n'ai

reçu des nouvelles de Monsignor Cérati. J'en suis d'autant plus inquiet, qu'il devoit me répondre sur quelque chose d'intéressant.

*A Rome, ce 28 Février 1750.*

---

LETTRE XXII.

*A M. le Cardinal CRESCENCI.*

EMINENTISSIME,

Vous avez résolu le cas de conscience comme il doit l'être, d'après l'avis des plus excellens Docteurs, & sur-tout d'après le sentiment de S. Thomas, dont le suffrage est du plus grand poids.

Le Saint-Office n'a point condamné les hommes dont son Eminence me parle comme ayant réellement commerce avec le Démon, mais



comme abusant des paroles les plus saintes de la Messe & des Pseaumes, pour faire leurs extravagantes opérations. On fait que les forciers d'à présent ne sont pas des agens surnaturels, & que la démonomanie, quoique selon l'Écriture le Démon soit un être très-réel, est un effet de la superstition, ou l'ouvrage d'un cerveau troublé.

Je vous baise les mains avec le plus profond respect, en attendant le moment où nous vous baisérons les pieds, si la prophétie attribuée à Saint Philippe de Neri a lieu, comme chacun le publie.

FR. L. GANGANELLI.

*A Rome, ce premier Mars 1750.*




---



---

LETTRE XXIII.

*A un Gentilhomme de Ravenne.*

JE ne me ferois jamais attendu ; Monsieur, que vous vous adresseriez à un Religieux aussi obscur que moi, pour prononcer sur une affaire de famille. Il y a ici une multitude de Jurisconsultes éclairés, qui vous donneront une excellente décision.

Outre mon incapacité dans cette partie, je n'aime pas à donner des avis sur des affaires séculières. Je me rappelle que S. Paul interdit à tout Ministre du Seigneur, le détail des choses temporelles. Un homme mort au monde, ne doit plus s'occuper du monde. Toute Société Religieuse qui ne suivra

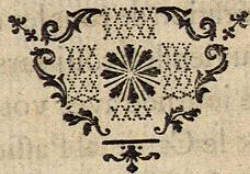


pas cette maxime, périra tôt ou tard; comme tout Moine intrigant qui s'ingere dans les familles pour en favoir le secret, pour y régler des mariages ou des testaments, est aussi méprisabile que dangereux.

Nous avons assez d'affaires à arranger, sans nous mêler de celles d'autrui; & nous serions maintenant détestés, si nous eussions osé nous en occuper. Nous avons fait autrefois tant de bruit, seulement pour favoir si nous avions l'usage ou la propriété de notre portion, qu'il ne faut pas nous mêler de celle des gens du monde. S. François nous maudiroit, lui qui n'a prêché que le désintéressement & la pauvreté, s'il nous voyoit appliqués à débrouiller les affaires séculières.

Tout ce que je dois & puis faire, c'est de vous exhorter à la concorde, à la paix, & à ne pas montrer une avidité criminelle pour les biens de cette vie qui passe, & ne nous laisse rien que nos œuvres. Tâchons qu'elles soient bonnes, afin de ne pas paroître les mains vuides devant Dieu. Je suis, &c.

*A Rome, ce 3 Mars 1750.*





## LETTRE XXIV.

*A M. le Cardinal QUIRINI.*

EMINENTISSIME,

J'aime à voir une bibliothèque entre les mains de votre Eminence. On est bien assuré qu'elle ne sera pas couverte de poussière, & qu'elle ne demeurera pas en repos : par la manière dont vous m'en parlez, & par le discernement que je vous connois, elle sera digne de l'admiration de tous les curieux. Je me souviendrai toujours d'avoir passé une journée avec votre Eminence, & le Cardinal Passionei, & plusieurs Savans : ce sera la plus belle & la plus précieuse époque de ma vie.

Je voyois ce qu'il y a de plus  
savant

savant dans l'Europe; & je puisois à la source des deux plus beaux fleuves du monde intellectuel. On y agite les plus importantes questions sans affectation, sans opiniâtreté, sans orgueil. Il n'y a que les demi-savans & les demi-esprits, qui s'affichent par l'obstination & par la vanité; mais ce qui me frappe davantage, c'est que le génie, qui ne se rencontre pas toujours avec l'érudition, sortoit du sein de la science, comme un éclair paroît sortir du firmament.

J'aurois voulu voir nos Philosophes modernes à côté de ces deux grands hommes, d'autant mieux qu'ils auroient été charmés de leur modération. Je rappellois il y a quelque temps, cette anecdote au Cardinal Passionei; & sa



mémoire , toujours immense & toujours à lui , répéta sommairement tout ce qu'on dit alors.

Je desirerois bien , Monseigneur , pouvoir vous accompagner au Mont - Caffin. Vous y devez paroître rayonnant , comme Moïse sur le Mont - Sinaï : c'est votre centre , & le berceau dans lequel vous avez acquis les plus grandes lumieres , pour perpétuer la chaîne de tant d'hommes illustres qui s'y sont formés.

Il me sembleroit , Monseigneur , si j'ose vous faire cet aveu , que votre dernière Lettre aux Ministres Protestans , est un peu trop sèche. Votre Eminence fait mieux que moi combien l'onction est nécessaire , quand on veut gagner les esprits. On ne peut rien ajouter au profond respect avec , &c.

---



---

 LETTRE XXV.

*Au R. P. ORSI , Dominicain ,  
devenu depuis Cardinal.*

M. R. P.

J'ai passé deux fois chez vous , sans avoir eu le bonheur de vous rencontrer , quoique vous soyez le Religieux le plus sédentaire. Je voulois vous remercier du tome que vous m'avez envoyé. Je félicite l'Italie de l'heureuse production dont vous l'enrichissez. M. Fleury avoit besoin d'un Ecrivain qui remplit les vuides de son Histoire ; car il faut convenir , malgré tout le respect que j'ai pour sa mémoire , qu'il a passé légèrement sur plusieurs faits importans. Peut-être



n'avoit-il pas les notes nécessaires sur certains articles. On y regarde à plusieurs fois, quand il s'agit de condamner un aussi grand homme.

Je ne lui pardonne cependant pas de n'avoir presque rien dit de l'Eglise de Ravenne, si célèbre dans les annales d'Italie, par une multitude d'événemens relatifs à ses Exarques. Quelquefois il est dangereux de vouloir être trop précis : on ne donne que des esquisses, au lieu de faire des tableaux.

Nous reprochons à M. Fleury de ce qu'il est trop zélé pour les Libertés de l'Eglise Gallicane ; & les François vous accuseront, M. R. P. de soutenir avec trop d'ardeur les opinions ultramontaines.

Voilà comment il est difficile d'é-

crire au gré de tous les Gouvernemens. Mais les hommes judicieux passent aux François & aux Romains leurs différentes prétentions, attendu que cela ne touche point à la foi. Chaque nation a sa manie, comme chaque individu a son opinion.

Je souhaite qu'on récompense d'une manière éclatante vos travaux, pour la gloire de l'Eglise, & non pour la vôtre ; car vous n'avez pas besoin de la pourpre pour vous illustrer. Quant à moi je me crois le plus honoré des hommes, quand vous voulez bien recevoir avec cordialité les sentimens sinceres & respectueux avec lesquels je suis irrévocablement, &c.

*A Rome, ce 11 Juin 1750.*